

levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

## X.

## ANDRÉ GILL.

## LE GRAND CARICATURISTE, ANDRÉ GILL.

J'ai rencontré André Gill<sup>1</sup> au bon moment, à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre encore molle s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'avais vingt-trois ans, lui guère davantage. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute,<sup>2</sup> velu, chevelu, botté comme un tzigane,<sup>3</sup> coiffé comme un tyrolien,<sup>4</sup> logeant entre Clamart<sup>5</sup> et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des *payotes*.<sup>6</sup> Charles Bataille,<sup>7</sup> Jean Duboys, Paul Arène, qui encore? On s'était réuni pour travailler, et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières cherchant des rimes fraîches et des champignons à gros pied.

Entre temps, une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et des carrioles, attardés aux lumières des terrasses avant de nous lancer bras dessus bras dessous et chantant des airs de Provence, dans le noir des mauvais chemins. On faisait<sup>8</sup> tous les cafés des poètes; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche d'alliance<sup>9</sup> de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait<sup>10</sup> au quartier latin.<sup>11</sup> C'est à Bobino que j'ai fait la connaissance d'André Gill.

Il déclamaient debout sur une table, robuste et beau, les cheveux dans le gaz, au milieu d'un cercle de chopes. Sa voix de faubourg, un peu lourde, laissait tomber la rime et

déhanchait<sup>12</sup> la phrase qu'il dessinait d'un coup de pouce, en rapin. Après des vers de lui, délicats et spirituels, il dit de la prose de moi, une fantaisie parue la veille dans un journal et qu'il avait apprise. On est sensible à ces choses, quand on débute, et de cette soirée on fut amis. D'abord de très près, puis avec des intermittences de rencontres, de grands espaces de silence, mais non d'oubli.

Les années filèrent, nous entraînant loin du carrefour où nos vies s'étaient mêlées. La mienne après bien des cahots avait marché droit à son but sur des rails solides; la sienne continuait à s'égailler, à hue, à dia,<sup>13</sup> brûlée à tous les bees de gaz, acclamée sur les tables de café dont il ne sut jamais descendre. Il venait rarement chez moi, malgré mes instances et le plaisir qu'on avait à le voir. En face d'une femme distinguée, je le sentais mal à l'aise, gêné par la pensée de sa vie et de ses habitudes; on avait beau l'encourager; sa verve ne dégelait pas, il restait timide, trop poli, ne savait ni entrer ni s'en aller, mangeait loin de la table, et souffrait d'ignorer, car il avait en lui un singulier mélange de populacerie<sup>14</sup> et de raffinement, de sang rouge et de sang bleu.

Je l'aimais mieux rue d'Enfer,<sup>15</sup> dans le délabrement de son vaste atelier meublé de deux chevalets et d'un trapèze.<sup>16</sup> On était sûr de trouver là un ramas de pauvres hères, des misères recueillies, de ces "âmes de poche,"<sup>17</sup> comme il y en a dans Tourguéneff<sup>18</sup> et dont les loques résignées fumaient silencieusement autour du poêle. Tout en causant, Gill travaillait, ébauchait des toiles énormes pour des cadres géants que son rêve dépassait encore. Blasé sur ses succès de dessin et las de l'éternelle grimace des caricatures, il avait l'ambition d'être un grand peintre, marquait sa place très haut, entre Vollon<sup>19</sup> et Courbet.

Se trompait-il? . . . Je n'entends rien à la peinture et ne l'aime guère, — tant d'autres s'y connaissent et se pâment

devant, par profession! — mais il me semble qu'André Gill avait, ainsi que Doré,<sup>20</sup> la palette noire des crayonneurs.<sup>21</sup> Son œil pris et comme hypnotisé<sup>22</sup> par la ligne restait fermé à la couleur. En tout cas, les quelques essais littéraires qu'il nous a laissés, pages exquises, chaudes de vérité et de bonté, prouvent que le caricaturiste, tendre comme tous les grands railleurs, était un poète et un écrivain.

Les dernières fois que je le vis, il me semblait triste et las, rebuté par la misère qu'il cachait fièrement. Tout à coup j'appris qu'il était à Charenton,<sup>23</sup> bouclé.<sup>24</sup> Ceux qui vivaient plus près de lui ne s'étonnèrent pas, m'a-t-on dit. Pour moi ce fut une stupeur et une épouvante. Gill était le troisième de notre petite bande que la folie me prenait: Charles Bataille, Jean Duboys morts aux aliénés, presque sous mes yeux. Le courage me manqua pour aller voir celui-là. Je me raisonnais, je m'enchaînais par des rendez-vous que je manquais tous, obsédé par l'idée fixe du mal qui frappait autour de moi.

Un jour, en sortant, je heurte sur le palier quelqu'un sonnait à ma porte:

"Tiens! . . . Gill! . . ."

Gill, maigri, des cheveux blancs, mais toujours beau, toujours son cordial sourire de grand enfant sensuel et bon.

"Je sors de Charenton. . . . Je suis guéri. . . ."

Et l'on descendait au Luxembourg.<sup>25</sup> Comme il n'y avait plus de Bobino, on s'assit dans un petit café désert au milieu du jardin, à peu près à la place où l'on s'était connu. Il ne m'en voulait pas de n'être pas allé le voir. "Bah! . . . pour les visites qu'on me faisait! . . . J'étais une curiosité, une chronique<sup>26</sup> . . . un but de promenade et de friture<sup>27</sup> au bord de l'eau. . . ."

Puis il me parla de la maison de fous, très sensé, très calme, un peu trop convaincu seulement qu'il n'y avait pas un malade à Charenton, rien que des victimes. "On n'a

pas idée des crimes qui se commettent dans cette boîte. . . . Un beau livre à écrire. . . . Si vous voulez, je vous donnerai des notes. . . ." Et pendant une minute, la fixité de cet œil vert, sans pupille, m'inquiéta. Passant ensuite au motif qui l'amenait chez moi, il me demanda un titre pour un volume de souvenirs qu'il allait publier. Je lui donnai son titre et lui promis les quelque lignes d'en-tête dont il croyait avoir besoin. Là-dessus nous nous séparions, sans phrases, sur une poignée de main qui ne mentait pas.

"A bientôt, Gill?"

— Parbleu!"

Trois jours après, on le ramassait sur une route de campagne, jeté en travers d'un tas de pierres, l'épouvante dans les yeux, la bouche ouverte, le front vide, fou, refou,<sup>2</sup> jusqu'à la mort cette fois.

## NOTES.

### I.

#### TARTARIN DE TARASCON.

*Tartarin de Tarascon* was published in 1869 as a serial in *Le Petit Moniteur* and *Figaro*, and at first attracted but little attention. But when, in 1872, it appeared in book form, its value was at once recognized. Daudet had conceived the character of Tartarin during his tour in Algeria in the winter of 1861-62. He had found his prototype in a fellow-traveller, a native, however, not of Tarascon, but of a neighboring city.

While Daudet has given us in *Tartarin* a picture, somewhat exaggerated, of the typical Southern Frenchman, the *Méridional*, he has created a character which will stand, for clearness and originality, by the side of Pickwick. Indeed, in many respects the two characters are very similar: one is a typical London gentleman, drawn from an English point of view; the other is a typical Provençal, seen through a Parisian's eyes.

#### I. TARTARIN CHEZ LUI.

1. **Tarascon** lies on the east bank of the Rhone about thirteen miles below Avignon and eight miles above Arles. It is connected with Beaucaire by a suspension bridge. The jealous rivalry of these two towns gives rise to a vein of humor, which frequently crops out in Daudet's romances. Its name is traditionally derived from the *Tarasque*, a dragon-like monster which, in prehistoric times, ravaged the adjacent country.

2. **Savoyards**. The mountainous parts of Savoy between France, Switzerland, and Italy have been noted for centuries for the great number of musicians, small traders, and artisans who have gone thence to neighboring countries to earn a living.

3. **au bon soleil**: *in the blazing sunlight*.

4. **n'avait l'air de rien**: *was not specially noticeable*.